

NICOLE GARCIA REDA KATEB FRANÇOIS DAMIENS MONIA CHOKRI

GARE DU NORD

UN FILM DE CLAIRE SIMON

Les Films d'Ici et Sophie Dulac Distribution
présentent



Festival del film Locarno
Official selection

GARE DU NORD

UN FILM DE CLAIRE SIMON

SORTIE 4 SEPTEMBRE 2013

DURÉE : 1H59

France / 1.85 / 5.1 / 1h59 / visa n° 127 617

PRESSE

Tony Arnoux & Rachel Bouillon
6 place de La Madeleine 75008 Paris
01 49 53 04 20
tony.arnoux@wanadoo.fr
rachel.bouillon@orange.fr

**PROMOTION
PROGRAMMATION PARIS**

Eric Vicente : 01 44 43 46 05
evicente@sddistribution.fr

DISTRIBUTION

SOPHIE DULAC DISTRIBUTION
16, rue Christophe Colomb. 75008 Paris
Michel Zana : 01 44 43 46 00

**PROGRAMMATION
PROVINCE / PÉRIPHÉRIE**

Arnaud Tignon : 01 44 43 46 04
atignon@sddistribution.fr

PROMOTION

Vincent Marti : 01 44 43 46 03
vmarti@sddistribution.fr

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.sddistribution.fr

Synopsis

Paris, Gare du Nord,

tout peut y arriver, même des trains.

On aimerait y rester, mais il faut se dépêcher...
Comme des milliers de vies qui s’y croisent, Ismaël, Mathilde,
Sacha et Joan vont s’y rencontrer.
Chaque jour, Ismaël est ébloui, fasciné, épuisé par ce lieu.

C’est sur le quai du RER qu’il voit Mathilde pour la première fois.
Peu à peu, ils tombent amoureux.
Ils croisent Sacha et Joan. Sacha est à la recherche de sa fille disparue,
Joan passe sa vie dans cette gare entre Lille, Londres et Paris.

La gare est comme une bulle que tous traversent,
Français, immigrés, émigrés, voyageurs, fantômes...
C’est un carrefour
où chaque vie passe vite et disparaît.

.....

Entretien avec..... Claire Simon

Vous aviez dit dans un entretien que tous vos films étaient sur des lieux, comment expliquez-vous cette attirance ?

Parce qu'un lieu est une histoire en soi, ça règle en quelque sorte la question du scénario. Et pas qu'une histoire, mais des milliers ! C'est aussi une affaire de croyance, dans les religions, les gens donnent un lieu à leur foi.

Vous avez dès le départ envisagé la Gare du Nord comme un projet au long cours ?

J'aurais préféré aller plus vite ! Je voulais que les personnages et les histoires surgissent de la gare. La Gare du Nord représente le territoire, le royaume, le domaine que j'ai essayé d'arpenter comme s'il s'agissait d'un résumé du monde. J'entends par là une métaphore spatiale et géographique mais aussi temporelle ; le passage dans la gare comme métaphore de notre vie. On arrive, on traverse, on part : ça correspond au séjour sur Terre. Je pensais toujours à ça, au Jugement dernier, à la Porte des Enfers. Sans l'aspect cauchemardesque de l'Enfer, mais dans l'idée d'un passage, d'une porte vers l'inconnu. La gare est un non-lieu entre la ville et l'ailleurs, et souvent on imagine que les rails sont les rives du Styx. On peut raconter plein d'histoires qui se passeraient à la gare, on peut même le faire depuis chez soi, mais c'est tout ce que je ne voulais pas. C'est pour cette raison que j'ai proposé à trois personnes – Benoît Laborde, Judith Fraggi et John Hulsey – une période d'immersion, ce que je n'avais jamais fait sous cette forme. Nous cherchions à écouter les histoires que la gare raconte, à rencontrer des gens pour trouver matière à un scénario de fiction à partir de choses vues, entendues, ressenties à la gare. En faisant ce travail, passionnant mais très fatigant – notamment parce qu'on entend mal – on rate beaucoup d'histoires, on attrape deux phrases extraordinaires, puis impossible de savoir la suite à cause d'une annonce de la SNCF ou parce que la personne doit partir... On faisait l'expérience de la disparition constante ; même s'il arrivait qu'on recroise des gens, la gare devenait le théâtre du monde insaisissable, d'une perte perpétuelle.

Au début nous écrivions sur calepin, nous ne faisons qu'écouter, nous ne regardions pas - d'ailleurs je me disais à cette étape que je ne parviendrais jamais à filmer ce lieu. Comme c'était un exercice de mémoire et que l'on perdait beaucoup, on a commencé à s'armer de micros et d'enregistreurs : on a joué aux espions ! On rencontrait aussi des gens évidemment, mais parfois nous enregistrions sans qu'ils le sachent. Ensuite nous avons retranscrit et nous nous sommes lus les textes tous ensemble. C'est à cette étape que l'idée de faire un projet plus grand est apparu, il y avait une telle matière ! La première forme qui m'est venue est le théâtre – la pièce est écrite et répétée mais bute sur des aspects financiers – puis la fiction. Je me suis dit que si je faisais ces deux projets, il fallait aussi faire un documentaire, prendre le risque de la vraie rencontre, de ce qu'on ose dire quand la caméra tourne, sans passer par la médiation des acteurs. Ce film s'appelle *Géographie humaine* et a été réalisé avant la fiction.

Mais pourquoi avez vous voulu tourner un documentaire après et indépendamment de votre immersion ?

Je voulais dans cette double pratique fiction-documentaire, pouvoir filmer deux fois les mêmes lieux, dans la gare, comme par exemple le Lotus bleu, le traiteur asiatique, le marchand de chaussures iranien, la lingerie, la boutique de chocolats des grandes lignes, etc. Les deux mouvements documentaire et fiction libèrent en fait chaque film de leur devoir totalisant, chaque mouvement induit un chemin, le récit de *Gare du Nord* (fiction) ou de *Géographie humaine* (documentaire), et je n'ai plus besoin de croire que ces films contiennent la gare. La gare, comme le réel, excède le film continuellement, et apparaît comme telle dans les deux films et ça, c'est ce qui m'intéresse. Dans le documentaire les gens disparaissaient après quelques mots qui me laissaient deviner leur histoire et dans la fiction, j'ai pu retenir et déployer les histoires des gens qui ont maintenant disparu de la gare.

Avec cet assemblage de fragments, il s'agit d'une écriture et d'une structure particulières. Comment avez-vous travaillé cette rencontre entre cette matière prélevée et l'invention pure ?

Le scénario est fait d'histoires de gare : l'amour, la perte, l'attente, la séparation, la désorientation... Le récit est structuré en trois parties assez distinctes. La première tient de la chronique partant de la rencontre entre Mathilde (Nicole Garcia) et Ismaël (Reda Kateb), jusqu'à ce qu'apparaissent les autres personnages et ce qui les anime. Puis, c'est le jour de l'opération de Mathilde ; le rapport à l'attente est plus fort puisqu'on a les heures qui défilent, et on endure le temps avec les protagonistes. Puis on arrive au troisième temps, point culminant où la gare se bloque, c'est le scénario « catastrophe » qui est aussi

celui de notre société ; la gare devient personnage, organisme qui résiste. J'ai vécu à plusieurs reprises ce sentiment que la gare est une chose, une sorte de gros animal qui se met à exister, à réagir, avec une authentique dimension monstrueuse.

Je voulais que tout arrive par hasard comme à la gare. Mais je n'ai pas conçu la fiction comme une forme fragmentaire, j'ai peu à peu élaboré des lignes de récit et des personnages. Par exemple Mathilde est un personnage dont m'a parlé la vendeuse du magasin Agatha dans le couloir du RER, elle m'a raconté qu'une dame gravement malade venait tous les jours lui acheter les bijoux ; je n'ai jamais vu cette femme mais le récit de la vendeuse est resté en moi et le personnage de Mathilde s'est mis à exister dans ce sas qu'est la gare, entre chez elle et l'hôpital, la gare devenant pour elle un monde à part entière, et un autre monde, une nouvelle vie.

Les personnages principaux ont surgi de la gare de cette manière, il s'agissait ensuite de les faire se rencontrer, et aussi qu'ils rencontrent des gens ou des situations que nous avions retenus de l'immersion. Je voulais que la gare ressemble à une sorte de caverne mythologique qui contienne ces personnages et leurs histoires, puis faire apparaître peu à peu ce à quoi tout le monde pense (redoute, désire) dans la gare : le fantastique.

Il est vrai que cette dimension surnaturelle est surprenante, notamment par le contrepoint qu'elle apporte à une matière récoltée dans le réel.

C'est une intuition que j'avais dès le départ. Une image en fait me hantait : une sphère immense qui tourne lentement et dont on finit tous par tomber, même si on s'accroche, la gare est comme cette sphère, comme la vie, un endroit où l'on reste plus ou moins longtemps, le temps du passage sur Terre comme on l'a dit plus haut. Donc il y a forcément du fantastique et du surnaturel. Pierre Sansot a écrit de très belles choses dans *Poétique de la ville* sur cette dimension souterraine, les croyances, les légendes attachées au sous-sol de la ville. À la gare, c'est quelque chose qui était partagé par certains, particulièrement les Africains qui disent que c'est dans la foule que se trouvent les morts. Quand on a tourné le documentaire, on a rencontré un monsieur très élégant, congolais, sur un quai, qui nous a dit : il y a des morts partout autour de nous, les morts ne sont pas morts...

Au début le guide dans la gare est Ismaël, un sociologue, le lieu est perçu comme un terrain. Il s'agit d'une façon de mettre en scène votre travail préliminaire en amont du film et d'une certaine façon, la démarche documentaire.

Est-ce que ce personnage est une extension de vous ?

Oui, mais ce n'est pas être documentariste pour être documentariste, ou même sociologue ; Ismaël est un personnage qui est avant tout fils d'immigré. La question pour lui et pour le film, est que la gare du Nord, c'est la France et sa quête consiste à faire le portrait d'un pays dans lequel il pourrait vivre. C'est un acte politique et un acte de survie, sous-tendant la question de comment devient-on un intellectuel quand on est un fils d'immigré. Il est certain que ce personnage m'est proche par son travail de rencontre et d'écoute. Ce qu'il fait, son rapport au monde, c'est quelque chose que je connais et pratique en effet. Le projet était aussi de raconter ce qu'est le monde pour chacun. On a fait l'immersion à quatre parce que c'est très dur, donc ça me donnait du courage. Mais assez vite, j'ai aussi compris que si j'étais seule, je ferais mon portrait à travers le lieu et les gens ; et en fait, c'est ce que nous avons chacun fait à travers ceux que nous écoutions. C'était donc particulièrement important d'être plusieurs, pour que ce ne soit pas le portrait d'un seul. Et c'est aussi pour cette raison qu'il y a plusieurs personnages dans *Gare du Nord*. Le personnage de Joan (Monia Chokri) représente l'archétype de la working girl qui subit une telle pression que c'est seulement quand elle voit les autres par hasard, à travers des scènes qu'elle entend ou qu'elle voit, qu'elle prend conscience de sa propre histoire.

Vous étiez quatre enquêteurs, il y a quatre personnages principaux.

En effet... Je n'ai pas calculé, c'est la gare qui a donné ça... Par exemple Sacha (François Damiens), complètement perdu et dont la fille a fugué, c'est un personnage que je n'aurais jamais écrit en restant dans ma chambre, mais là, il s'imposait. Comme je ne me voyais pas du tout, *a priori*, raconter l'histoire d'une femme en chimiothérapie. De même pour les filles et les chiens, c'est impossible de les ignorer à la gare. Tout ça a surgi de la gare et a pris place dans le film, naturellement ; les choses s'imposent et je fais avec elles. Mais la démarche de beaucoup se documenter n'est pas du tout originale, on peut citer des cinéastes aussi différents que Jerry Schatzberg, Jean Eustache ou même les frères Dardenne. Ma singularité est peut-être d'insister autant sur le lieu et de ne pas réduire ce matériau recueilli à sa dimension fictionnelle ; les personnages bénéficient d'une sorte d'autonomie, ils ne sont pas là comme purement utiles à la fiction.



**Vous vous inspirez des acteurs eux-mêmes pour leur personnage,
François Damiens fait des caméras cachées dans votre film aussi ?**

Oui je trouve intéressant ce décalage léger qui crée la fiction, le personnage de Sacha (F. Damiens) est loin de François, l'embrouille, l'un s'appuie sur l'autre. Dans la gare, c'était plus intéressant de partir d'aspects réels de chaque acteur. Monia Chokri que j'ai découverte dans les films de Xavier Dolan, n'aimait pas tellement la foule au départ, ce qui correspondait au personnage et tout au long de l'histoire et du tournage, elle s'est laissée atteindre par la gare jusqu'à en devenir le médium... Et j'ai beaucoup tenu avec Reda Kateb à la proximité entre l'acteur et le personnage, curieux, intellectuel, fragile, complexe, qui s'éloigne de certains rôles dans lesquels on a pu le voir.

**On s'interroge évidemment sur le dispositif du tournage,
c'est même une question assez passionnante : ces corps fictionnels plongés dans
le bain du réel. Pouvez-vous évoquer ces conditions de tournage ?
Comment les acteurs ont-ils vécu cette expérience ?**

J'ai eu beaucoup de chance avec ces acteurs-là ! On a commencé les répétitions avec Nicole Garcia et Reda Kateb, dans le RER, dans les couloirs, dans le hall des grandes lignes, dans les escalators, j'ai tout de suite senti la pression du monde sur eux, sur leur façon de jouer, il fallait être à la hauteur du lieu et de la vie qui s'y déroule. La gare est un studio vivant, construit exactement comme celui de Méliès – comme l'a montré Martin Scorsese dans *Hugo Cabret* : orienté au sud pour que la lumière tourne autour. Mais il s'agit d'un studio où se trouve la vie, ce qui en fait un lieu très contradictoire. L'idée était très simple : tourner en condition absolument réelle - avec les contraintes de la SNCF qui n'avait jamais eu un tournage de plusieurs semaines. Pour le documentaire, comme l'équipe était légère, j'ai eu une certaine liberté que j'ai perdue pour la fiction, où nous avons énormément de contraintes, des heures imposées par la SNCF pour filmer certaines choses.

Nicole Garcia disait tout le temps que c'était formidable de jouer dans ce lieu ; elle se demandait pourquoi on s'embête tout le temps au cinéma à recréer la vie, alors qu'elle est là. Elle a été extraordinaire, elle s'asseyait sur un petit tabouret en attendant qu'on bricolait un peu la lumière et la machinerie, passant son temps à regarder. François Damiens adorait aussi cette situation, il connaît bien la matière du réel à travers ses caméras cachées. Même s'il était beaucoup sollicité en raison de sa renommée – y compris ses compatriotes belges passant par-là –, il restait stoïque et tenait le coup parce qu'il trouvait ça aussi très drôle et beau.

L'équipe représentait tout de même une trentaine de personnes au total. J'ai demandé à ce qu'on ait des oreillettes pour entendre ce que l'on faisait et surtout que le plateau soit un peu dispersé afin qu'on ne forme pas une sorte de gros paquet. Mais la gare est un océan de gens qui n'arrêtent pas de bouger. Même en situation de tournage, il est arrivé que des gens répondent aux questions qu'Ismaël pose à Mathilde dans l'escalator. Par contre, quand on a fait la scène où le type engueule sa copine, il a fallu dresser un cordon de séparation parce que les gens venaient systématiquement au secours de la fille. Mais, on a eu très peu de prises gâchées parce que des gens regardaient la caméra ou venaient dans le champ pour faire coucou.

Est-ce parce que les gens ont trop à faire à la gare ?

Oui, ils doivent acheter un sandwich ou le journal, ne pas rater leur train... Pour ce qui est des jeunes qui restaient à côté du plateau, j'avais donné la consigne de dire que nous étions la télévision canadienne, ce qui avait un effet de déception générale ; et en plus on ne mentait pas puisqu'il y a une part de coproduction canadienne dans le budget... Je crois que notre atout a été d'avoir des bureaux dans la gare, ça a été une chance inouïe pour développer un lien et une familiarité. On y a fait tout le casting des non professionnels, et puis la production du film pendant la préparation et le tournage. D'une certaine manière, j'ai un peu habité le lieu, en tout cas tissé un rapport très intime avec lui. Ce qui m'a notamment permis de constater, en dehors de ceux qui passent, qu'il y a justement des gens qui fréquentent beaucoup la gare puis qu'un jour ils disparaissent. Et nous aussi on a disparu de la gare maintenant.

**On sent de votre part un grand plaisir d'être là, de filmer.
J'ai l'impression que c'est votre film le plus pictural.**

Je ne sais pas... Ce qui est certain, c'est que j'avais constamment Edward Hopper en tête, en raison des lumières, aussi bien naturelles qu'artificielles. Puis Hopper a peint la mort dans la vie, aussi il a traité du prosaïsme et de l'éphémère que le tableau rend éternel. J'ai ressenti ça très fortement dans la gare.

Pour ce qui est de la lumière, elle existe d'elle-même dans la gare, elle a été faite par les architectes et est très belle ; il faut la déployer un peu, mais Richard Copans et Laurent Bourgeat éclairaient très peu, ils adoucissaient, faisaient des renvois, il développaient la lumière de la gare. Mais je savais en ayant tourné le documentaire avant que tout est déjà cadré dans la gare, c'est très difficile d'y faire des trucs moches.

**Est-ce que les plans et les scènes étaient beaucoup répétés
ou bien avez-vous mis en scène « en direct » ? On a globalement l'impression de
quelque chose de très instinctif, comme toujours chez vous.**

C'est la première fois de ma vie que j'ai pu faire beaucoup de travellings (le sol est lisse, on avait un chariot). Mais j'ai effectivement un rapport très instinctif au cadre. Parfois, nous avions une pression énorme au niveau du temps, c'était donc plus facile pour moi de filmer à l'épaule et je pouvais compter sur Stéphane Raymond mon assistante pour me suivre dans ces cas-là. C'est souvent difficile pour moi d'expliquer ce que je vais faire, parce que j'aime avoir la liberté d'improviser au cadre selon les acteurs. On peut tout prévoir, se faire plaisir, avoir l'impression qu'on est intelligent et créatif, qu'on a la maîtrise, mais quand le plan commence la foule, les acteurs et l'énergie du lieu viennent secouer les bonnes intentions et moi, c'est ça qui m'intéresse.

**C'est un film qui s'écoute aussi, le travail sonore est très beau.
Comment avez-vous travaillé cet aspect au tournage puis au mixage ?**

Là où le son est le plus beau c'est en haut des grandes lignes... Pour les personnages du film écouter est très important, c'est ce qu'ils font à la gare, et donc souvent les voix luttent entre elles pour emporter la scène... Une gare crée évidemment des conditions difficiles, le brouhaha permanent et les annonces continues. Au tournage, on a enregistré un son direct qui est le son du film mais ensuite le montage a permis de reconstruire l'espace de la gare avec le son... Grâce au travail de Thomas Desjonquères, Marie-Claude Gagné et Stéphane Thiebaut les monteurs son et le mixeur, on n'est plus en présence d'un magma sonore, mais on sait toujours ce que l'on entend et où l'on est, c'est très juste par rapport au lieu. On est parvenu à quelque chose de riche, mais aussi de clair, simple et très précis.

Comment s'est opéré le choix de la musique de Marc Ribot ?

Avant même le tournage j'ai espéré la musique de Marc Ribot... Depuis longtemps mais j'avais l'impression de prêcher dans le désert. Un jour, on a monté des musiques de Marc Ribot et en projection c'était évident. Marc Ribot est un immense guitariste, un inventeur de formes, très reconnu aux Etats-Unis, au Canada. La guitare électrique me semblait la seule musique qui « rentrait », d'une façon sensuelle, dans la gare, qui dialoguait avec sa beauté, aussi la dimension brutale du lieu. Même si Marc Ribot a voulu ici composer une vraie musique de film, orchestrée, qui est fidèle à son éclectisme, qu'il joue avec John Zorn, Tom Waits, Bashung, et avec ses groupes aussi divers que Ceramic Dog ou Los Cubanitos Postizos, etc.

J'ai toujours aimé travailler avec des grands musiciens de jazz qui sont forcément à la fois des improvisateurs et des compositeurs très savants, comme Marc.

**Il se dégage du lieu un aspect très contradictoire. Par exemple, c'est un lieu dont vous
ne dissimulez pas la dureté tout en faisant de l'amour un centre de gravité du film.**

C'est comme la vie laide et bouleversante ! Cette donnée s'accroît avec la taille de la gare, qui est la 3e du monde pour la fréquentation. Cette dimension contradictoire nous est apparue rapidement ; par exemple, les jeunes se donnent rendez-vous devant tel magasin aussi bien pour draguer que faire du business... Le dimanche après-midi, quand il fait beau, c'est la plage sur le parvis ! C'est le propre de la place du village, des points de rencontre et d'intersection : tous les aspects de la vie s'engouffrent. Puis il y a cette tension permanente entre un côté sédentaire et nomade. Au-delà, ça me plaît que l'on ait pu filmer quelques fragments – de personnes et de moments – de la gare en 2012. Ce sont des figures qui passent, certaines ont disparu depuis. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais je suis très heureuse et émue de ça – et c'est pour moi le vrai côté documentaire de ce projet.

**Autre contradiction, très belle et assez utopique dans son ambition, il s'agit d'un
film sur la foule qui va à la rencontre des individus qui la composent.**

Le point de départ du film est peut-être cette question de la foule. Tous ces gens sous le panneau d'affichage ou dans le couloir du RER, ce ne sont pas que statistiques ou des bulletins de vote, ce sont

des vies, des histoires. Et cette foule, on en fait partie, et puis ensuite on se demande : pourquoi on a besoin du monde ? C'était une ligne directrice ; pour chacun des personnages, qui est en souffrance, le monde qu'il croise lui raconte sa propre vie de façon très précise. Le documentaire a aussi décrit la foule, comme un ouvrage d'histoires que l'on a envie de connaître, mais qui sont sans cesse en train de disparaître.

C'est aussi un lieu où l'on vient lutter contre sa solitude.

Même si on vient prendre un train, ou le RER, ou le métro, on regarde autour de soi et on se dit : « bon, alors, comment ça va aujourd'hui ? » On voit tout de suite un état général, on voit la place publique, mais une place publique qui est la France. Peut-être est-ce parce que j'ai été élevée dans le Var où la place publique compte beaucoup, une personne qui la traverse le fait en étant accompagnée de son histoire.

**Est-ce qu'on peut considérer Gare du Nord
comme un tableau vivant de la France d'aujourd'hui ?**

Si oui, le constat est rude et grinçant.

Oui, il y avait cette volonté et j'ai l'impression que c'est ce qui s'esquisse. Il s'agit pour moi d'une France qui pourrait être l'Amérique et qui ne veut pas l'être. Ces gens diplômés avec des professions subalternes, c'est proprement incroyable ; quand je le racontais à Nicole Garcia avant le tournage, elle me disait que j'exagerais, et puis elle a vu que c'était vrai. J'ai senti un très fort désir d'Amérique de la part des gens venus d'ailleurs, d'autres pays, des immigrés, émigrés, un désir d'invention d'eux-mêmes, en échappant à la malédiction de leur pays. Je crois aussi que j'ai appris une chose : les Français s'occupent de leur passé et ceux de l'étranger venus ici s'occupent de leur avenir. C'est quelque chose qui perce quotidiennement dans la gare. Je sais que c'est difficile de raisonner aussi globalement, mais on sent combien les Français sont secoués par la perte de prestige, avec ce monde en expansion parallèlement à un territoire national qui a rétréci. Par exemple les mots que Mathilde répète à Ismaël quand ils se remémorent l'entretien avec la fille de la lingerie : elle vivait l'arrachement à sa Picardie natale touchée par la crise et le chômage comme un exil violent comparable à celui d'un Algérien ou d'un Congolais venu en France pour travailler.





Claire Simon

Née à Londres. Elle apprend le cinéma par le biais du montage et tourne parallèlement des courts métrages de manière totalement indépendante. Parmi ses films les plus remarquables, on se souvient de *La police* en 1988 ou de *Scènes de ménage* avec Miou Miou, en 1991. Elle découvre la pratique du cinéma direct aux Ateliers Varan et réalise plusieurs films documentaires : *Les Patients*, *Récréations*, et *Coûte que coûte* qui seront primés dans de nombreux festivals. Ces deux derniers films sortiront en salle, signes d’une nouvelle école documentaire dans le cinéma français.

En 1997, elle présente à la Quinzaine des Réalistes son premier long métrage de fiction *Sinon oui*, histoire d’une femme qui simule une grossesse et vole un enfant. Elle réalise pour Arte un film avec les élèves du TNS au Parlement Européen, *Ça c’est vraiment toi*, mi fiction mi documentaire qui recevra au festival de Belfort les grands prix du documentaire et de la fiction. Après une expérience théâtrale, elle renoue avec le documentaire en tournant *800 km de différence/romance* et *Mimi* (Festival de Berlin 2003) tous deux sortis en salle.

Son deuxième long métrage de fiction : *Ça brûle* est présenté à la Quinzaine des Réalistes en 2006. Puis en 2008 *Les Bureaux de Dieu*, film de fiction qui fait dialoguer Nathalie Baye, Nicole Garcia, Michel Boujenah, Béatrice Dalle, Rachida Brakni, Isabelle Carré, Emmanuel Mouret, avec des acteurs non professionnels. Il est présenté à la Quinzaine des Réalistes.

2011-2012	GARE DU NORD
	Compétition internationale Locarno 2013
	GÉOGRAPHIE HUMAINE
	Hors compétition Locarno 2013
2008	LES BUREAUX DE DIEU
	Sélection Quinzaine des Réalistes
2006	ÇA BRÛLE
	Sélection Quinzaine des Réalistes
2004	EST-CE QU’ON A GAGNÉ OU EST-CE QU’ON A ENCORE PERDU ? (cm)
2002	MIMI
	Festival de Berlin
2001	800 KILOMÈTRES DE DIFFÉRENCE / ROMANCE FID
1999	ÇA C’EST VRAIMENT TOI
	Grand Prix Belfort
1997	SINON OUI
	Sélection Quinzaine des Réalistes
1995	COÛTE QUE COÛTE
	Prix Festival du Réel
1993	COMMENT ACHETER UNE ARME (cm)
	HISTOIRE DE MARIE (cm)
1992	RÉCRÉATIONS
1991	SCÈNES DE MÉNAGE (10 cm)
	Grand Prix Créteil
1989	LES PATIENTS
	Prix festival du Réel
1988	LA POLICE (cm)
	Grand Prix Belfort
1980	TANDIS QUE J’AGONISE (cm)
	Prix du Jury Belfort



La Gare du Nord, vue par.....



BENOÎT LABORDE

Premier compagnon d'immersion et casting

Crissements de freins, martèlement des pas, grondement des valises à roulettes, sonneries en tout genre, annonces des haut-parleurs... Dans ce brouhaha permanent, vivent des mots uniques, rares et précieux. Ce sont les mots tristes des adieux, les mots joyeux des retrouvailles, les mots doux des rencontres et la violence des règlements de compte. Les attraper, ces mots, relevait presque de l'impossible : dès qu'on s'approche, ils s'envolent. Insaisissables papillons, emportés par le bruit et la fureur du lieu. Alors nous aussi, la jambe légère et l'œil polisson, nous sommes partis à la chasse aux papillons : la gare est peu à peu devenue une grande volière où chaque mot patiemment attrapé nous racontait une vie, un destin, une histoire. Il en passe ici 500 000 par jour.

JUDITH FRAGGI

Compagne d'immersion et casting

Le premier jour d'« immersion » à la Gare du Nord, était un dimanche soir glacial. Quelques chaufferettes roses éclairaient les visages. Ce soir-là, j'ai vu beaucoup de couples qui se séparaient pour la semaine. Mais aussi de vraies ruptures : des filles qui pleurent, des mots acides, jetés là, juste avant le départ. J'ai pensé, ici c'est le repaire des sentiments exposés à l'air libre, offerts à la foule anonyme. La solitude rendue criante par l'immensité du lieu.

À rester là des mois, la gare m'est apparue ensuite comme une suite de salons mondains. Un territoire où chaque espace a ses rites, ses heures de visites qui se transforment au cours de la journée. Il serait tout à fait inutile de se rendre au café des Congolais avant 11 heures du matin ou après 18 heures. Chaque salon cultive son « dandysme » selon un protocole qui lui est bien particulier, une sorte de carte du tendre sophistiquée : devant le magasin Footlocker au RER c'est la drague urbaine et connectée, à l'entrée de la gare les stars du parvis viennent chaque jour faire du business et consulter les amis, aux grandes lignes les hommes en costumes et attachés cases se serrent en cercle impénétrable et affichent un destin européen, dans les détours les dames pipi impériales règnent et la grande plaine de la gare des bus offre à chacun un refuge, qui aux beaux jours, se transforme en piste de danse pour des jeunes Cap-Verdiens.

STÉPHANE BATUT

Directeur du casting

« Un jour au cours d'un entretien je demandais à un vieux monsieur SDF pourquoi il passait tout son temps à la gare. Il me répond : « Ce n'est pas la masse qui m'attire, c'est l'ensemble que j'aime voir ». Quand, je passe en vélo le pont qui surplombe les voies au niveau de la Chapelle, je regarde les lignes d'acier serpenter puis s'enterrer sous l'immense bâtisse de la gare... je sais que tout ça est là. Que ça couve encore.

STÉPHANE RAYMOND

Assistante caméra

La présence qui m'a le plus marquée est celle des roumains qui mendient et volent toute la journée autour de la gare. Nous avons tourné quelques fois avec eux sur le parvis, mais nous les croisons tous les jours un peu partout.

Les jeunes filles-femmes y vivent en communauté, passent ici la journée en grappes, à rire et à se moquer. De vraies actrices. Je les regardais évoluer, si belles et gracieuses, si violentes et vulgaires parfois. Les jeunes garçons nous ont également fait rire et pester régulièrement.

Ils me faisaient penser à des bébés tigres qui jouent dangereusement. Qui en un geste malheureux se blessent au sang et peuvent mordre sans véritable raison. Ils sont livrés à eux-mêmes si jeunes, et doivent ici tous les jours trouver de quoi ramener au campement le soir.

Je plongeais mes yeux dans le regard noir des filles sans rien y trouver sauf une force qui m'était étrangère et me fascinait. Je crois que c'est le mélange de cette fierté et de l'évidente fragilité de leur vie qui m'a beaucoup touchée.

Jamais je ne les aurais regardées comme ça si, comme d'habitude, j'étais passée en courant avec ma valise.

Vers la fin du tournage elles ont été violemment chassées par la police. Depuis, quand je passe à la gare, je les cherche du regard. Étrangement, j'aimais les savoir là. Mais je ne les ai jamais revues. D'autres mondes ont déjà pris leur place, d'autres nuées d'enfants espiègles.

DAVID VINEZ

Régisseur adjoint

Devant le café bonne journée, nous nous préparons à tourner. Nicole me demande un café. Nous nous dirigeons vers le comptoir.

Le café posé sur le zinc, elle le déguste et devient peu à peu Mathilde... Je regarde autour de moi, reste à proximité du comptoir... À quelques mètres, un homme fixe Nicole. Je ne sais pas à quoi je pense, mais en tant que « régisseur » pour la première fois (rassurant non ?), j'engage la conversation avec Nicole qui a l'air concentrée. Elle se tient prête à tourner. D'un pas décidé, l'homme se dirige vers nous, et s'installe à côté d'elle. Il a la cinquantaine, le regard vitreux, perdu, lui seul peut savoir ce qu'il fait à côté de nous. Je l'observe avec insistance et me glisse entre lui et Nicole. Il recule d'un pas, et se remet à côté d'elle, mais cette fois, à sa droite. Je regarde l'équipe, tout semble normal. La maquilleuse appelle Nicole pour une retouche. Ouf ! Nicole retourne au milieu de l'équipe, elle même au milieu de la gare... L'homme prend le café de Nicole et le boit. Stupéfait je ne dis absolument rien. L'homme s'en va, Nicole revient, regarde dans son café, se tourne vers moi et me dit : je l'avais bu ? Je lui commande un autre café. L'homme revient en même temps que le café. Nicole a bien compris. Elle lui adresse quelques mots de sympathie, l'homme reste muet. Elle boit une goutte de café, puis le repose. L'homme lui prend à nouveau son café, mais cette fois devant elle. J'essaie d'intervenir gentiment, mais Nicole pose sa main sur mon bras. Elle lui commande un café... L'homme le prend sans regarder Nicole et se perd dans la galerie.

Cette scène s'est produite dans le silence... Nous ne l'avons jamais revu...

GABRIÈLE ROUX

Première assistante

Il y a ceux qui habitent la gare et ne la quittent que durant les quelques heures de fermeture, qui attendent sur le parvis ombres fondues dans la géographie nocturne, l'ouverture rituelle des fragiles portes de bois à quatre heures du matin, ceux qui s'y installent quotidiennement afin d'évincer la solitude, ceux qui viennent rencontrer l'inconnu, l'Etranger (l'Etrangère aussi), ceux qui travaillent à leurs petits business, ceux qui y ont construit une petite affaire, ceux qui à jamais s'y sont arrêtés. Les visages sont devenus connus, les paroles échangées, les histoires racontées ou pas et arpenter la gare signifiait saluer les « immobiles » ou les reconnaître, échanger un mot dans cet autre temps, fixe comme ceux qu'il porte.

La Gare du Nord, est aussi le lieu de ceux qui ne partent pas.

En rentrant samedi après la projection du film, je me suis arrêtée faire une course et par la fenêtre de la vitrine du magasin, j'ai vu Florence la femme à la perruque descendre d'un pas tendu la rue du faubourg du Temple. Je ne l'avais jamais revue, c'était comme un signe...

RICHARD COPANS

Producteur et chef opérateur

Nous tournons cet après-midi près d'un marchand de chaussures au début de la galerie commerciale du RER, pas loin d'une rangée de tourniquets.

Un contrôle de police banal se déroule à proximité. Trois policiers dont une femme noire, et un policier d'origine asiatique tentent de contrôler un homme noir d'une trentaine d'années. Les papiers d'accord. Mais l'homme refuse la palpation « réglementaire ». Il ne veut pas qu'on le touche. Les policiers insistent. L'homme se met à hurler. Le ton monte. Un policier le saisit. Il se débat. Pas des coups. Mais un corps à corps avec hurlements à l'appui.

Les flux de voyageurs se figent. Instantanément. C'est impressionnant. Des centaines de personnes font cercle autour de l'incident. Pas des badauds. Ils sont clairement du côté de celui qui se bat contre les policiers. Des jeunes, des familles, des immigrés de toutes les couleurs. Des mères avec enfants. « Laissez le ! » « Arrêtez ! ».

La tension est montée. Il y a un parfum d'émeute. Comme une violence contenue qui va exploser. Un contrôle banal qui met à nu les blessures du racisme quotidien, la rage, le sentiment d'humiliation, la haine de la police.

Les policiers en panique ont appelé des renforts qui arrivent en courant. Huit hommes brandissent des bombes lacrymos en hurlant « Reculez ! Reculez ! » Mais leur peur est palpable. Huit hommes en panique. La foule gronde.

Les policiers emmènent l'homme arrêté au poste de police. La foule se disperse.



CLAIRE SIMON

Parmi tous les souvenirs il y a celui-ci. Benoît fume sur le parvis et je l'accompagne. Un homme jeune lui demande du feu. Ils nous regarde et nous confie un peu stressé, c'est chaud la Gare du Nord... Vous arrivez d'où ? « De la frontière Liban Israël. J'étais avec les casques bleus... Mais ici j'ai toujours peur... Je vais retrouver ma copine à Lille quelques jours et puis je repars »...



autour du film

GAREDUNORD.NET

UNE TOPOGRAPHIE ÉMOTIVE

Aller sur www.garedunord.net pour découvrir les histoires des ceux qui composent la foule. Gare du Nord toujours différente selon les heures... Inconnus que l'on croise... Ici par chance quelqu'un s'arrête et se raconte. Qu'il vienne de Londres, de Kinshasa, d'Aulnay-sous-Bois.

On reconnaît parfois un/une actrice célèbre qui écoute les voix de ceux qui traversent la gare... Oui ils viennent du film Gare du Nord... C'est Nicole Garcia, François Damiens, Reda Kateb, Monia Chokri, à d'autres instants, c'est Simon ou Claire qui amorcent le dialogue mais peu importe, ce qui nous intéresse ce sont les vies... Mais attention tous disparaissent... Arriverez vous à les saisir ? Un instant ? Glisser d'un lieu à l'autre de la gare vers les tréfonds du RER E, vers les hauteurs de la gare des bus, aux grandes lignes. Ici le visiteur aussi est de passage, il traverse des réalités mouvantes, fugitives... Il peut enfin faire ce qui ne lui arrive jamais, peu, ou pas assez : des rencontres... Avec des personnages de toutes les gares du Nord... Fictionnels ? Réels ? Qui pourra le dire ?



Géographie Humaine

DOCUMENTAIRE

Portrait documentaire de la gare du Nord. On y passe, on la traverse qu'on vienne de banlieue, de province ou de l'étranger. C'est un voyage immobile dans la Gare du Nord en compagnie de l'ami Simon Mérabet, varois d'origine algérienne. Rencontres éphémères où chacun nous dit sa vie en quelques mots avant de prendre son train et de disparaître. Soudain la foule des voyageurs s'incarne en histoires, une vie puis une autre, qui se croisent, et la mondialisation fabrique des destins, soumis à la géographie, à l'économie... Le film comme un livre recueille ce que chacun y écrit : ses derniers mots avant de disparaître. Et Simon traversant tout cela se souvient qu'il est fils d'immigré.

La gare du Nord,

quelques chiffres clefs

- 1^{ère} gare d'Europe, 3^{ème} gare au monde
- Plus de 700 000 voyageurs par jour, 200 millions par an
- 80.000 m² sur 5 niveaux
- 1.700 trains par jour (trafic régional IDF, inter-régional, national et international avec Eurostar et Thalys)
- 12 lignes de bus
- 6 lignes de métro (2, 4, 5) et RER (B, D et E)
- 7 lignes de noctiliens
- 110 boutiques
- 3 000 personnes y travaillent
- 1500 places sur 7 niveaux de parking souterrain
- +7 stations Velib' à proximité, 1 stations Autolib', des voitures de location...
- 44 escalators
- 37 guichets
- 71 bornes libre-service (67 en gare)
- 23 statues des villes desservies par le réseau Nord sur son fronton
- Gare ouverte de 4h à 1h30 (dernier RER 0h58)
- 1 train toutes les 3 minutes



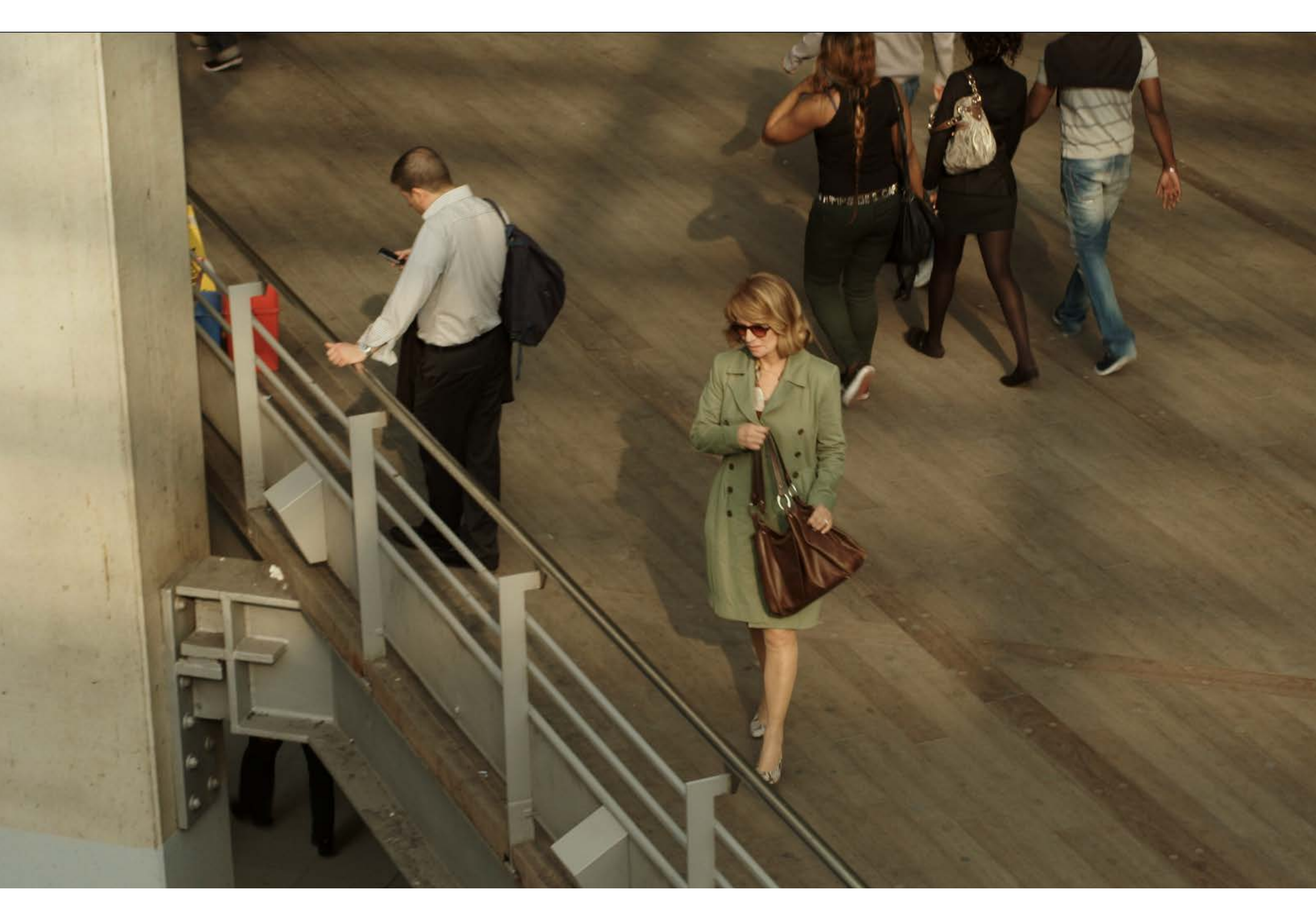
LISTE ARTISTIQUE

Mathilde	Nicole Garcia
Ismaël	Reda Kateb
Sacha	François Damiens
Joan	Monia Chokri
Vendeuse Agatha	Sophie Bredier
Jeune homme violent	Michael Evans
Vendeuse lingerie	Lucille Vieaux
Kako	Marvin Jean Charles
L'ancien de G2N	Ibrahim Koma
Moti le vendeur de bonbons	Michael Dai
Gaspard, le compagnon de Joan	Christophe Paou
Arnaud, le vendeur de mèches	Ardoise
Vincent le militant	Dimitri Nicole
Berkham	Alouane Djilali
L'homme voûté	Thierry Cosserat
Juriste	Jean Christophe Bouvet
Jeune fille à la gare des bus	Claudia Grey
Sa copine Tamara	Djénéba Niaré
Sarah, la jeune sorcière	Clémence Boisdard
La femme de la police	Solène Jarniou
Le producteur de Sacha	Nader Boussandel
Ali le clochard	Lou Castel
Bilal l'agent d'information	Axel Oxybel
L'employée des toilettes du transilien	Marie Janette Aboli
François, le mari de Mathilde	André Marcon
Client Mario	Jacques Nolot
Mario	Max Nastase
La vigile maître chien	Laura Samyn
Homme Hello Kitty	Samir Guesmi
Sa jeune maîtresse	Ophélie Kolb
Homme fou	Marc Bodnar
Agent renseignements	Nabil Al Ahmadi
L'homme sarde en fuite	Domenico Mele

LISTE TECHNIQUE

Réalisatrice	Claire Simon
Auteurs	Claire Simon - Shirel Amitay - Olivier Lorelle
Image	Claire Simon - Richard Copans - Laurent Bourgeat
Son	Thierry Morlaas
Montage	Julien Lacheray
Mixage	Stéphane Thiebaut
Musique	Marc Ribot
Directrice de production	Nelly Mabilat
Production	Les Films d'Ici - Richard Copans
Coproducteur	Productions Thalie - Yves Fortin
Avec le soutien de	France 3 Cinéma - Daniel Goudineau
	CINE plus - Centre National du Cinéma et de l'image animée
	Images de la Diversité - Région Ile de France
	Sodec - Cinémage







 **SOPHIE DULAC**
distribution